

## Un évadé de la médecine : Jean-Baptiste CHARCOT \* (1867-1936)

X par le Pr G. LANCHOU (Rennes)  
et le Dr C. VERON (Saint-Brieuc)

Lorsque, dans le milieu médical, l'on évoque le nom de Charcot, chacun pense immédiatement à l'illustre neurologue et à l'école concurrente de Freud. C'est oublier que son fils fut aussi médecin et notre propos sera de démontrer qu'il le resta toute sa vie. L'esprit scientifique acquis en Faculté de médecine lui permit de se lancer avec enthousiasme dans plusieurs sciences naissantes, telles la glaciologie et l'océanographie.

Mais venons-en à sa carrière médicale.

Etudiant en médecine par obéissance à son père, il y prouva ses qualités d'obstination et de courage en mettant un point d'honneur, par amour-propre de son nom, à se classer parmi les meilleurs. Nommé externe, c'est sans conviction mais avec acharnement qu'il prépara le concours d'internat auquel il fut reçu quatrième en 1891. Il ne voulait pas qu'il fût dit que le fils de Charcot avait subi un échec.

Il accomplit sa première année d'internat à la Salpêtrière sous l'œil glacé d'un « patron » intransigeant, avare de compliments, qui s'appelait Jean-Martin Charcot. Nommé par la suite à Saint-Antoine, c'est comme chef de clinique du Pr Raymond qu'il revint à la Salpêtrière. Il publiera des études de neurologie presque exclusivement. Entre autres :

- Coup de feu dans l'oreille. Paralysie faciale. Hémiplegie. Obstruction de la carotide interne. Atrophie musculaire progressive spinale. Poliomyélite antérieure chronique, en 1891 et 1894, avec M.-A. Dutil.
- Trois cas d'arthropathie tabétique bilatérale et symétrique. Paralysie bilatérale du deltoïde. Géromorphisme cutané, avec M.-A. Souquest.

---

\* Communication présentée à la séance du 24 novembre 1979 de la Société française d'histoire de la médecine.

- Un cas de sciatique avec paralysie amyotrophique dans le domaine du poplité, avec M.-M. Meige.
- Une cause nouvelle d'intoxication saturnine, avec le docteur Yvon.

Et, par la suite, une trentaine d'ouvrages et fascicules.

Après son clinicat, réalisant qu'il lui serait bien difficile de se créer une notoriété en suivant la voie brillante de son père, il se détourne de la médecine hospitalière pour s'attaquer à la *biologie* à l'Institut Pasteur. Mais à la mort du Pr Charcot, il rompt ce dernier lien médical et, pour se montrer digne de celui-ci, mais dans un domaine sans concurrence possible, il choisit de s'illustrer sur mer. « Mon père », disait-il, « a voulu que je sois médecin ; je l'ai été pour lui complaire ; mais il ne pouvait espérer que je l'égalerais dans les sciences médicales. Je sens au contraire, en moi, une force irrésistible qui me pousse à chercher ailleurs la célébrité. Si je réussis, ce sera la meilleure façon de respecter sa mémoire, car le nom de Charcot sera deux fois à l'honneur. »

Le 6 juin 1895, dans la seconde année après la mort de son père, Jean-Baptiste Charcot soutint sa thèse de doctorat. Elle a pour titre : « Contribution à l'étude de l'atrophie musculaire progressive type Duchenne-Aran » et, pour président, le Pr Raymond. Ont également contribué à cette thèse, Troisier et Gombault en anatomie pathologique, Souques, Marinesco, Huet et d'autres encore en neurologie. En 1895, Faraboeuf était professeur d'anatomie, Dieulafoy de pathologie interne, Raymond de neurologie, Tarnier d'obstétrique.

Le but de cette étude est de démontrer que la maladie désignée sous le nom d'atrophie musculaire type Duchenne-Aran est une entité anatomique et clinique distincte des autres formes d'atrophie musculaire. En effet, la « maladie de Duchenne-Aran », en 1895, semblait ne plus exister en tant que maladie, tant on avait trouvé d'autres « entités morbides au détriment de ce type » et, entre autres en 1865, la « maladie de Charcot » fait l'objet d'une première publication, pour être baptisée sclérose latérale amyotrophique en 1872.

Jean-Baptiste Charcot avait bien démontré dans sa thèse que ce que nous appelons maintenant le syndrome d'Aran-Duchenne était commun à plusieurs maladies aux causes différentes. Maladies qui furent débrouillées et classées du vivant de son père. Il participa à ce travail colossal en défendant, avec une grande justesse, la mémoire de l'illustre neurologue. Qu'a-t-il décrit, sinon la poliomyélite antérieure chronique, qui est actuellement considérée comme une forme monosymptomatique de la maladie de Charcot ? C'est bien une « entité morbide » ; seul le nom en a changé : la maladie de Duchenne-Aran est devenue la poliomyélite antérieure chronique, forme clinique de la maladie de Charcot, et un ensemble de symptômes lui appartenant à l'état pur est devenu le syndrome d'Aran-Duchenne. Élégante bien qu'involontaire façon pour le fils de rejoindre le père !

\*\*

Après avoir pris ses distances avec la Faculté et tout le reste de sa vie, *il a toujours pratiqué la médecine.*

En 1901-1902, il préparait ses croisières entre deux visites à domicile et, lorsqu'on lui demandait pour quelles raisons il partait aux Féroé sur son petit bateau, il répondait : « je vais m'assurer qu'il n'y a plus de rougeole là-bas ». La première épidémie, apportée par un matelot, y avait causé des centaines de morts quelques années auparavant. Mais à cause de son père, Jean-Baptiste Charcot n'aime pas tellement exercer en ville. Auguste Dupouy rapporte cette réflexion : « mais me voyez-vous avec des cartes à mon adresse et, sous mon nom de Charcot, quelque chose comme : consultations de 1 heure à 3 ? On croirait venir chez mon père. Ce serait tromper la clientèle. »

Sauf lors des expéditions dans l'Antarctique où il embarqua le Dr Liouville, beau-frère de sa demi-sœur, il n'y eut jamais que lui comme médecin à bord et l'esprit médical ne le quitta pas un instant. Les exemples abondent.

De retour aux îles Féroé au bout de dix ans, il fait revenir son ancien pilote, Harald, que certains hommes avaient reconnu. Ils étaient subjugués par son air de jeunesse prolongée. Harald expliqua : « Sans boire, je me porte beaucoup mieux et, avec l'argent que j'ai économisé, je me suis acheté une bibliothèque avec laquelle je m'instruis » et le répéta devant l'équipage. Si Charcot aimait un vin vieux de temps à autre, aux grandes occasions, par contre, il pestait contre le gros rouge des marins français. Il fallait en emporter une telle cargaison en croisière que cela le déprimait : « Quel beau matériel scientifique eût-on pu stocker à la place ! »

Il fit aussi de la chirurgie vétérinaire sur Toby (le cochon mascotte du *Français*). « Toby a été victime de son effroyable gourmandise. Cet estimable ami mange tout, même les choses les plus immondes, avec une voracité qui ne se dément pas un seul instant... Cette nuit, il s'est enfoncé dans la gueule une demi-douzaine d'hameçons et il a fallu que je me livre à une véritable opération chirurgicale. » Plus sérieusement, le 18 juillet 1904, Matha, commandant en second, tombe malade : palpitations, lipothymies, œdème des membres inférieurs. Charcot, inquiet, l'examine : « L'œdème de ses jambes est considérable, l'examen du cœur et de la circulation ne fait aucun doute, et le diagnostic de myocardite s'impose. » 23 juillet : « L'état de Matha, bien que toujours grave, s'est cependant amélioré, son pouls est régulier, plus rapide et, symptôme excellent, il discute tous les traitements. » 28 juillet : « Matha s'améliore de jour en jour... L'œdème de ses jambes diminue avec le repos, mais augmente rapidement dès qu'il reste un peu debout... » Le 23 août, Charcot a « bon espoir qu'il s'en tirera » grâce à un lait liquide préparé et donné en grande quantité par un admirateur normand. 14 septembre, Matha a recommencé ses observations météorologiques avec courage : « Il se traîne plutôt qu'il ne marche. » 30 septembre : « Matha presque tout à fait rétabli. » Ce n'est qu'à la mi-novembre, donc au bout de quatre mois, qu'il retrouvera une activité à peu près normale. Quelle est donc cette étrange maladie ? Charcot pense à une maladie des conserves, ou au « scorbut moderne ». C'est la première fois qu'il la rencontre, pas la dernière.

En effet, dans l'Antarctique en 1908, après avoir soigné la femme d'un capitaine de baleinier et un marin scandinave auquel, avec l'aide de Liouville, il sauva la main et sans doute la vie, cette « soi-disant anémie polaire, ou peut-être le scorbut — d'ailleurs aussi redoutable — vient de faire son apparition à bord ». Godefroy, enseigne de vaisseau, semble manquer d'entrain, contrairement à son habitude, et montre une pâleur inhabituelle. De plus, « ses jambes sont fortement œdématisées et il se plaint de violentes douleurs ». Mais il n'est pas le seul atteint. Charcot lui-même a une dyspnée importante, d'abord à l'effort, et une « angoisse précordiale permanente... (ses) jambes également sont enflées ». Le Dr Liouville aussi a un peu d'œdème. Charcot n'avait jamais cru à la « soi-disant anémie polaire, expression qui ne signifie rien » ; mais la cardiopathie de Matha le força une première fois à s'incliner, surtout parce que la guérison, très lente et longtemps incomplète, lui sembla un vrai miracle. En 1909, il doit à nouveau s'incliner devant trois cas, dont lui. Oh, il avait bien eu, en même temps que Matha, quelques symptômes sans gravité qu'il avait vaincus, croyait-il, « par l'exercice, presque du surmenage physique ».

Mais là, Charcot a peur et en discute avec Liouville ; dans d'autres expéditions, il y a eu des morts ! Ceux-ci hantent désormais le chef de la mission qui était si fier de ramener vivants les dix-neuf hommes à lui confiés en 1903. Devra-t-il revenir pavillon en berne ? Immédiatement, il convoque tout l'équipage pour une visite médicale générale : aucun autre cas à déplorer. Une semaine après, le 17 juin, leur état est stationnaire : si Godefroy a les jambes plus enflées et plus douloureuses que celles de Charcot, par contre celui-ci souffre « d'une forte myocardite ». « Nous sommes, écrit-il, toujours les seuls malades à bord et, dans ce cas, je renonce à l'idée du scorbut, pour me rabattre sur la myocardite polaire, d'origine encore inexplorée. Nous n'avons rien aux gencives, aucun symptôme classique du scorbut. » Pourtant, ils suivent le traitement classique de cette maladie : viande fraîche de pingouin, de phoque, de poisson, d'oiseau de mer, et « de l'acide citrique en quantités considérables ». En outre, Charcot se force à prendre le plus d'exercice possible, autant que son « misérable état » le lui permet. Certains jours, il ne peut même plus marcher et l'équipage l'installe sur le pont avec Godefroy, au pauvre soleil du début de l'hiver. Cette déchéance physique lui est plus douloureuse que la maladie elle-même. Cet athlète, ancien rugbyman, footballeur, escrimeur, cet ancien familier des rings de boxe réduit à l'impuissance se sent doublement anéanti, surtout qu'il a le sentiment d'être un poids mort, une gêne pour ceux qui remplissent leur tâche plus la sienne.

Le 7 juillet 1909, il note dans son journal : « Notre état de santé s'est un peu amélioré ; j'en profite pour prendre le plus d'exercice que je peux, mais mon arythmie est considérable et, dans la même journée, mon pouls a battu à 22 pulsations et à 124 ! L'œdème des jambes apparaît ou disparaît sans raison et j'en ai souvent davantage dès le matin, malgré une nuit complète de repos. Il en est de même pour Godefroy. » Le 23 août : « Est-ce la viande de phoque, est-ce pour toute autre raison, mais l'amélioration de Godefroy et la mienne s'accroissent tous les jours. » Mais, le 29 août, il relate l'évolution des symptômes : « Hélas ! j'ai crié victoire trop vite ; Godefroy est retombé

malade et je n'ai pas tardé, à mon tour, à en faire autant. Notre état est pire que jamais, mais je ne veux pas céder et, haletant, mon cœur battant la breloque, tous les jours, par quelque temps qu'il fasse, je me force à grimper au sommet de l'île et à faire de longues promenades. Oh ! ces ascensions de 200 m ! La plupart du temps seul, pour ne pas avoir de témoins à mes défaillances. Il me faut faire 350 pas pour parvenir au sommet et, essoufflé, étouffant, je les compte, forcé de m'arrêter tous les dix pas, mon cœur sautant à se rompre, mes jambes enflées se dérochant sous moi. J'ai des mouvements de joie, quand je parviens à faire 50 pas sans repos ! Chaussé de crampons, tantôt dans la neige molle jusqu'aux genoux, tantôt sur la surface glacée dénudée par le vent, ou dans le chasse-neige, tous les jours, presque en cachette, je me traîne misérablement. »

Quelques jours avant, il songeait encore à diriger un raid à travers l'inlandsis avec chiens et traîneaux. Le 13 septembre, très abattu, il écrit : « Hélas ! je suis obligé d'abandonner toute idée de raid ; malgré tous mes efforts, toute la volonté que j'ai mise à m'entraîner quand même, je suis vaincu ! Mes jambes ne me portent plus et mon cœur est tout à fait bas. J'ai des palpitations ou au contraire du ralentissement, des étouffements, et la nuit une angoisse précordiale douloureuse et permanente qui me fait croire que j'ai un peu de péricardite. C'est à peine si je puis me traîner dans le bateau. »

« Le cœur de Godefroy est bon jusqu'à présent, mais ses jambes sont encore plus faibles que les miennes et les ulcérations de ses mains augmentent. Tous deux nous avons quelques petites taches de purpura. A force de réfléchir, de discuter avec moi-même, j'arrive à la conclusion que nous sommes atteints de scorbut, ou plus justement de la maladie des conserves ; je suis décidé à supprimer de notre alimentation toute conserve de viande et à ne manger que du phoque et du pingouin, de l'oseille, de la choucroute, des compotes, etc. » Ce régime semble lui réussir car, cinq jours plus tard, après une crise de polyurie importante, les deux éclopés vont se promener sur la banquise. Ils continuent donc ce régime simple, se souvenant qu'à bord d'un autre bateau polaire, le *Discovery*, l'épidémie de scorbut fut enrayée par l'usage de la viande de phoques « cuite en beefsteacks avec un peu de beurre ; j'en absorbe d'énormes quantités avec de la choucroute dont j'ai fait ample provision ».

Il peut donc enfin tirer ses conclusions cliniques et thérapeutiques : « Nous allons de mieux en mieux ; c'est décidément de la « maladie des conserves » que nous souffrions depuis plus de trois mois ! Et c'est évidemment de la même chose que Matha a été atteint en 1904 ; toutes les prétendues anémies polaires ne sont finalement que des maladies du genre scorbutique. Autrefois, lorsque les équipages se nourrissaient exclusivement de viandes salées, ils étaient atteints de la forme connue du scorbut, avec les grandes taches noires, les ulcérations des gencives, etc. ; mais tout se modifie, même les maladies et, avec les conserves modernes, le scorbut classique est remplacé maintenant par la forme bizarre dont nous avons souffert, caractérisé surtout par l'œdème des membres inférieurs et la myocardite, sans rien du côté des gencives. »

C'est pourquoi, au mois d'octobre, il ne fut pas trop inquiet devant E. Gourdon (docteur ès sciences, géologie, glaciologie) et L. Gain (zoologie et botanique) qui vinrent le trouver avec des œdèmes des jambes. Trois jours de traitement firent disparaître les symptômes. Mais dans le régime, il faut absolument proscrire toute viande de conserve et ne prendre que de la viande fraîche à la place. En 1925, il arriva trop tard pour soigner le chef de la première mission danoise au Scoresby Sund ; mais la description de la maladie que lui firent les survivants lui permit de dire à quoi était dû le décès et surtout de donner le régime à suivre « au cas... où l'un d'entre eux serait atteint avant qu'ils ne fussent rapatriés ».

\*  
\*\*

### **Son œuvre médicale théorique**

Que savait-on du scorbut, de ses formes cliniques et de son traitement, lorsque Charcot le rencontra ?

En 1908, le Dr Fournier fait le point sur les causes du scorbut chez les marins et sur le traitement prophylactique.

- a) L'alimentation, qui manque de végétaux frais et comporte des excès de salaisons et de conserves.
- b) Le surmenage : « Le surmenage crée, dit Couteaud, avec une défaillance passagère de l'organisme, l'opportunité morbide » pour le développement du scorbut.
- c) Le froid humide : humidité atmosphérique et humidité des vêtements sont les plus puissantes des causes prédisposantes.
- d) L'hygiène et la tenue des navires à l'époque où les « Terre-Neuvas » français se reconnaissaient parfois de loin « à l'épouvantable puanteur qui s'en dégageait ».
- e) Le tabac et surtout...
- f) ...L'alcoolisme qui faisait effectivement plus de ravages dans les rangs des marins que la mer elle-même.
- g) Enfin, les mauvaises influences morales.

Le traitement proposé est simple :

- a) Distribution de jus de citron à chaque homme (depuis plus d'un demi-siècle, les Anglais le font !) « ou, à défaut, des rations supplémentaires de cidre, de bière, de vin, liquides qui jouissent de propriétés antiscorbutiques nettement établies » (Le Dantec).
- b) Déterminer la longueur maximum des séjours en mer.
- c) Améliorer l'hygiène de vie à bord : alimentation, propreté des locaux et des hommes, brossage des dents, réglementation du travail, lutte antialcoolique, visite médicale avant le départ (1).

Il faut attendre 1926 pour que Randoïn et Lecoq admettent l'existence du « principe antiscorbutique ». Enfin, c'est du paprika que le Hongrois Szentgyorgyi isole et identifie l'acide ascorbique en 1927-1928.

---

(1) Le Fournier : « Le scorbut dans la Marine » (Bordeaux, 1908).

Curieuse maladie dont les dernières épidémies françaises ne remontent qu'à la guerre d'Indochine, alors qu'Hippocrate et Pline semblent avoir été les premiers à la décrire : « Ils perdirent les dents en moins de deux ans et eurent les genoux si lâches et dénoués qu'ils ne pouvaient pas se soutenir », écrivit Pline l'Ancien qui notait aussi la fétidité de l'haleine, l'affection des gencives, les hémorragies et les taches noires sur les membres. Puis les Croisades signalent les ravages du scorbut, et les premiers grands voyages maritimes lui payent un très lourd tribut qui le fait baptiser « la peste de mer ».

La description qu'en fit Jacques Cartier en 1535, au Canada, mérite d'être relatée : « Les ungs perdoient la soustenuie et leur devenoyent les jambes grosses et enflées... et aucunes toutes semées de gouttes de sang comme pourpre... et à tous venoyt la bouche si infecte et si pourrye par les gensivez que toute la chair en tomboyt, jusqu'à la racine des dents, lesquelles tomboyent presque toutes... »

Nous comprenons donc l'angoisse et les craintes de Charcot devant ce mal qu'il baptise « maladie des conserves » et rattache au scorbut classique. Si nous reprenons la thérapeutique prônée par Fournier en 1908, nous voyons que Charcot a agi pour le mieux avec ce qu'il avait sous la main. Il n'avait pas de jus de citron et ne pouvait pas diminuer la longueur de l'hivernage, mais il prit toujours un soin jaloux de la nourriture embarquée, vivait au maximum sur les ressources du pays (viande d'oiseaux, de phoques, poissons frais, œufs), tenait le bateau en un parfait état de propreté et d'aération (il fallait du courage pour aérer dix minutes par jour le carré pendant l'hiver polaire !); il lutta contre l'alcoolisme de ses marins et leur fit passer des visites médicales. Qu'eût-il pu faire de mieux ?

\*\*

Charcot ! Ce nom, deux fois illustre, amène à l'esprit une idée d'élan, d'impulsion, de découverte ; le père consacra sa vie à explorer, à débrouiller l'imbroglio du XIX<sup>e</sup> siècle, et le fils guida des générations vers de nouvelles terres, de nouvelles sciences. Il fut vraiment « le fils de papa et non un fils à papa ».

Entrer de son vivant dans la légende est un honneur difficile à assumer. Il le fit avec élégance et humour. « L'histoire, disait-il, est un lingot d'or dont on façonne un bijou : c'est la légende. » Combien d'hommes ont rêvé, rêveront encore, au récit de cette vie ? Combien de vies furent aussi bien remplies que la sienne, aussi variées, aussi aventureuses, aussi enrichissantes ? Pour paraphraser Victor Hugo, nous pourrions écrire qu'après avoir vécu en homme, il usa, en mourant, du droit d'être un héros. En voyant « le vieux bateau » sombrer, il ne dut regretter qu'une chose, mais bien cruellement, c'est d'entraîner avec lui ses compagnons, si jeunes pour la plupart. Il est mort de la seule mort qu'il pût souhaiter, au faite de sa gloire, à la fin de l'une de ses plus fructueuses campagnes, celle qui aurait parachevé son œuvre maritime.

Quelle perte, que tous ces documents repris par la mer ! Mais que représentent-ils à côté de l'étendue de son œuvre ? N'est-ce pas un appel à continuer le travail qu'il commença ? Tant de sciences n'en étaient encore qu'à leurs premiers pas et avaient tellement de chemin à parcourir ! Il les avait aidées ; à d'autres de prendre la relève. « A vous le soin », dit-on sur la passerelle à celui qui vient prendre son quart, c'est-à-dire : à vous seul de continuer la route, d'éviter les écueils et de nous mener vers le port. Si le nom de Charcot brille aux deux pôles, celui du père au Sud, celui du fils au Nord, c'est parce que celui-ci eut le bon sens d'accepter de devenir médecin, puis de laisser à d'autres savants de la veine de son père le soin de faire progresser la médecine. En effet, s'il était entré dans la Marine nationale, comme il en avait eu l'intention dans son jeune âge, au lieu d'entrer en Faculté, les *Pourquoi-Pas ?* n'auraient jamais existé, et il semble fort douteux que la Marine nationale lui eût jamais prêté un vaisseau pour le risquer au milieu des glaces. Nous avons vu pourtant qu'il ne cessa jamais d'être médecin. Bien sûr, il pratiqua une médecine de fortune à bord de ses bateaux ; mais surtout, l'esprit médical ne le quitta jamais : sa grande bonté, son infini respect de la vie sous toutes ses formes, avoir su garder toute sa vie cet esprit scientifique et curieux de tout, même le goût de l'aventure, tout cela ne put être que renforcé et entretenu en lui parce qu'il fut jusqu'à sa mort un médecin, avec toute la rigueur intellectuelle et l'exactitude des méthodes que cela implique.

Rabelais, que Charcot préférerait sans doute à tous les autres auteurs, ne prônait-il pas que « l'honnête homme » devait avoir des lumières en chaque chose, et aussi bien en médecine qu'en astronomie, en littérature ou en géographie ? Combien cet homme à l'esprit polyvalent avait-il de facettes ? En quelques instants, nous n'avons pu qu'effleurer cette personnalité. Mais son charme, sa délicatesse, sa générosité, sa verve, ne se décrivent pas plus que la chaude atmosphère qui régnait dans tout le bateau ; « objets inanimés, a dit le poète, avez-vous une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? ». Car le *Pourquoi-Pas ?*, s'il était reconstruit jusque dans le moindre détail, ne serait quand même pas le *Pourquoi-Pas ?* ; il lui manquerait toujours les espoirs, la vie, les projets, dont Charcot l'avait chargé à ras-bord.

Son œuvre a compté dans le destin de la France ; elle a marqué son époque, mais elle ne se contemple pas passivement : elle est créatrice d'avenir. En forçant la France, malgré elle, à renouer avec le continent antarctique découvert par Dumont d'Urville, il a établi un courant d'intérêt si fructueux qu'il devait être à l'origine de maintes vocations d'explorateurs : il avait montré l'intérêt géographique, scientifique, écologique, des régions polaires et y avait laissé l'un des plus beaux souvenirs humanitaires de son temps. Quelle plus belle survie aurait-il pu souhaiter lui-même ?